

Auguste Garnerey  
VUES DU JARDIN DE JOSÉPHINE

Christophe Pincemaille



Auguste Garnerey  
VUES DU JARDIN DE JOSÉPHINE

Christophe Pincemaille

Conception graphique Maddalena Marin

© Éditions des Falaises, 2018  
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen  
102, rue de Grenelle - 75007 Paris  
[www.editionsdesfalaises.fr](http://www.editionsdesfalaises.fr)



# Table des illustrations

Ensemble de douze aquarelles, dont onze sont reproduites, commencées par Garnerey pour l'impératrice Joséphine, vers 1810, achevées en 1823 et achetées en 1824 par la princesse Auguste-Amélie de Bavière, duchesse de Leuchtenberg, veuve du prince Eugène. Don D. David-Weill, 1935 et 1938.



Vue du château prise près du pont de pierre sur le lac *page 15*  
(Datée de 1812. M.M.40.47.7152)



Vue du parc, prise du château *page 55*  
(M.M.40.47.7153)



La serre chaude *page 21*  
(M.M.40.47.7147)



Intérieur de la serre chaude *page 23*  
(M.M.40.47.7146)



Vue de la façade du château, côté parc *page 8*  
(M.M.40.47.7150)



Promenade de l'impératrice et de sa suite sur le lac, près de la serre chaude (M.M.40.47.7151) *page 18*



Vue du pont de bois sur la rivière à la gauche du château (M.M.40.47.7154) *page 32*



Le Temple de l'Amour *page 37*  
(M.M.40.47.7155)



Vue du bassin de Neptune en dehors du parc près de la grille (M.M.40.47.7149) *page 28*



Vue de la vacherie dans le bois de Saint-Cucufa (M.M.40.47.7144) *page 47*



Vue de la bergerie dans le bois en sortant du parc (M.M.40.47.7148) *page 50*

« *Mon jardin, qui est la plus belle chose possible, est plus fréquenté par les Parisiens que mon salon* »<sup>1</sup>

Lorsque l'impératrice Joséphine fait part de cette réflexion à son fils Eugène, près de trois années et demie ont passé depuis son divorce. Un peu de regret perce dans cet aveu mais aussi une certaine fierté. Certes, elle n'est plus la souveraine entourée, celle qui attire tous les regards, l'étoile d'une cour à laquelle elle a donné un éclat admiré unanimement. Mais elle continue d'exercer un attrait plus subtil, celui que procure entre autres la renommée d'une oeuvre à laquelle elle tient par-dessus tout : la création d'un jardin extraordinaire, réputé dans l'Europe entière.

Sa passion pour les jardins est peut-être née avec l'achat de Malmaison en 1799. Elle a pu, en tout cas, s'y développer à partir du jardin déjà existant, aménagé à l'anglaise avant la Révolution. Il avait alors été remarqué par l'abbé Delille, le célèbre auteur des *Jardins ou l'art d'embellir les paysages*, pour la beauté de ses bois, de ses eaux, de ses vues, et de sa situation. Aidée des meilleurs spécialistes, Joséphine n'aura de cesse de remodeler et d'agrandir ce jardin et le domaine alentour et d'y développer ce que les sciences naturelles et la botanique en particulier pouvaient lui apporter de plus rare. Elle le fit à sa manière, savamment mais avec une sensibilité qui n'appartient qu'à elle, acclimatant des plantes inconnues de nos régions, venues d'Amérique, d'Afrique ou des terres australes, ainsi nommées alors, ou les faisant cultiver dans une magnifique serre chauffée. La découverte de ce monde exotique, écho possible de celui de

1. Lettre de Joséphine à son fils Eugène, Malmaison, 14 juin 1813 (*Impératrice Joséphine. Correspondance, 1782-1814*, Payot, 1996, n°485).

son enfance à la Martinique, était la promenade obligée de ses hôtes ; et jusqu'à la fin de sa vie elle ne manqua pas à ce rituel.

Il fallait fixer ce séjour enchanteur et fragile qui ne devait sans doute pas lui survivre. Elle trouva en Auguste Garnerey (1785-1824), un des maîtres de dessin de sa fille Hortense, l'artiste capable de représenter ces lieux qu'elle aimait tant. Attentif à la nature, il sut capter la variété des espaces et de la végétation, les nuances des feuillages, les coloris des fleurs, le jeu de la lumière et des ombres, le luxe de la serre, en des merveilleuses aquarelles. Chacune est en outre animée par la présence de personnages, parmi lesquels l'impératrice elle-même, ou celle d'animaux dont les fameux cygnes noirs d'Australie. Peut-être Joséphine ne vit-elle jamais ces aquarelles terminées. Heureusement pour nous, elles ont été conservées.

Aujourd'hui, malgré la renaissance des jardins de Malmaison, entreprise depuis plus d'un siècle, il est difficile d'imaginer leur splendeur passée, leur étendue et leur diversité. Christophe Pincemaille, spécialiste de l'histoire de Malmaison et de ses jardins, nous entraîne à la découverte de ces aquarelles et des multiples détails qu'elles contiennent. Il restitue ainsi pour nous ces jardins si pleins de celle qui les a voulus et que nous pouvons suivre, visiteurs invisibles, dans sa promenade idéale.

Amaury Lefébure  
*Conservateur général du patrimoine,  
 Directeur du musée national des châteaux de Malmaison et Bois-Préau*



Vue du domaine de Malmaison : vue de la façade du château côté parc.

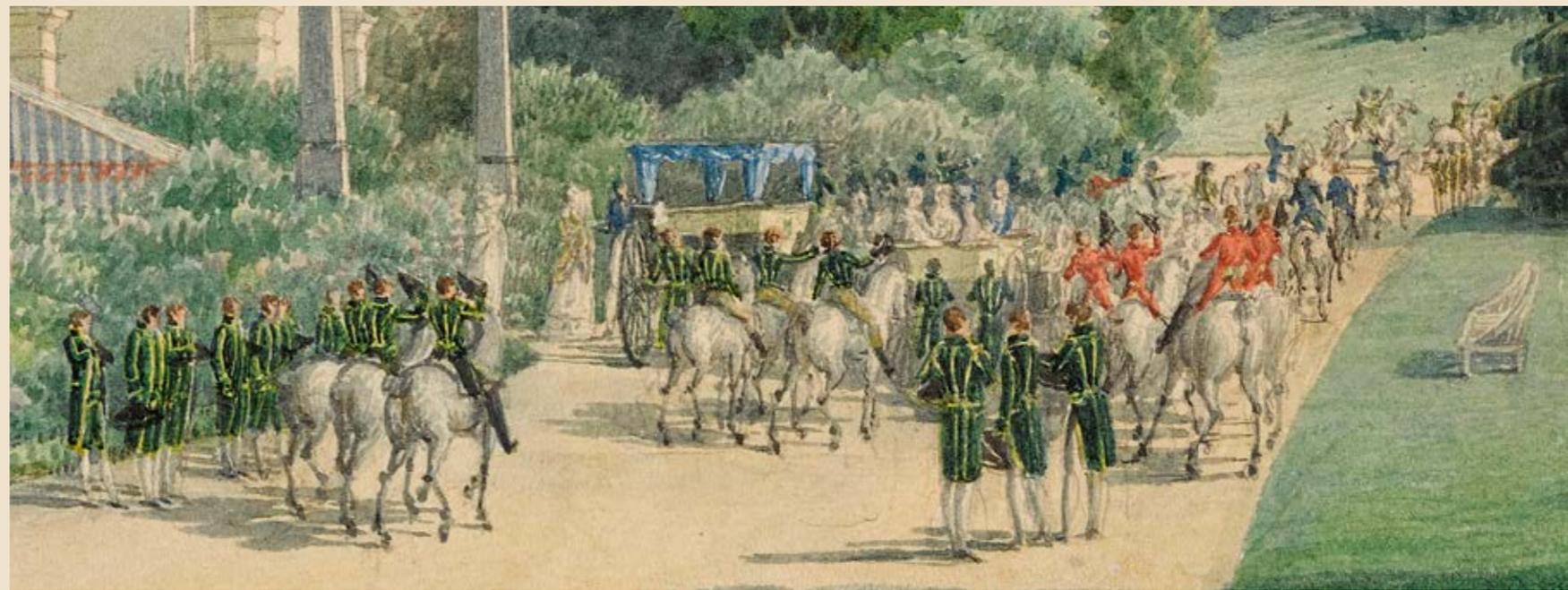
## Fleurs. *Du printemps*

*[...] L'homme n'ose encore s'éloigner de sa demeure ; il convient alors, pour faciliter sa jouissance, de l'entourer de fleurs, cette charmante production, qu'on peut appeler la coquetterie de la Nature. Le jardinier disposera donc, aux environs du manoir et sous les yeux du propriétaire, les arbres, les arbrisseaux et les arbustes qui les donnent ; il les assortira de manière que leurs figures, leurs formes, leurs couleurs mélangées avec goût produisent un bel assortiment, fruit d'un heureux désordre ; il les distribuera par groupes d'un volume relatif à leur éloignement et aux effets qu'il se propose d'en obtenir ; il les isolera, pour qu'ils contrastent agréablement par la variété de leur masse, ou les rapprochera, afin que les rameaux, qui les couronnent, forment des berceaux ombragés par leurs entrelacements. Il placera, au centre des massifs, les arbres et les arbustes dont les tiges s'élèvent et qui portent leurs fleurs à leur sommité, pour les mettre en évidence et sous l'aspect le plus avantageux ; il en variera les figures, les distances ; il évitera soigneusement toutes celles qui tiennent de la symétrie et de la régularité. [...] Il est utile de connaître le temps de la floraison de chaque espèce afin que distribuées en conséquence, les fleurs se succèdent et prolongent le plaisir qu'elles donnent.*

Jean-Marie Morel, *Théorie des jardins*, 1776, p. 47 - 50



*Vue de la façade du château (détail).*



*Vue de la façade du château (détail).*

## La nature est un jardin

Une infinie variété de tableaux<sup>1</sup>

1. Parmi les nombreuses lectures qui ont inspiré cet essai, je me dois de citer particulièrement pour la riche matière qu'ils m'ont fournie : Bernard Chevallier, *Malmaison, des origines à nos jours*, Paris, RMN, 1989 ; Christian Jouanin et Guy Ledoux-Lebard, *L'impératrice Joséphine et les sciences naturelles*, Paris, RMN, 1997 ; le catalogue de l'exposition Jardins en France, 1760-1820, Paris, CNMHS, 1978 ; Michel Baridon, *Les Jardins. Paysages - Jardiniers - Poètes*, Paris, R. Laffont, 1998 ; Catherine Clavilier, *Cérès et le laboureur. La construction d'un mythe historique de l'agriculture au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Patrimoine, 2009

« *Le champêtre peut être plus ou moins rustique, mais il suppose toujours de la fraîcheur et de la simplicité dans ses tableaux.* »

Jean-Marie Morel, *Théorie des jardins* (1776)



*Vue du château prise près du pont de pierre sur le lac (détails).*

## Tableau de la vie champêtre

L'indiscret qui, au début de l'été 1812, aurait fixé sa lunette sur ce couple de femmes sagement installées sur le gazon, aurait été bien en peine d'identifier Joséphine, car rien ne la distingue de sa compagne. En tournant son regard sur la droite, il aurait cependant remarqué, légèrement en retrait et se tenant debout derrière elles, un homme habillé d'une veste bleue brodée d'argent, d'une culotte de même couleur et de bas blancs. Rompu aux codes vestimentaires d'une maison impériale, notre indiscret aurait aussitôt reconnu dans ce personnage chamarré, par l'habit qu'il porte, un chambellan de service, dont la présence seule signale celle de l'impératrice. Aurait-il été gêné pour autant de surprendre Joséphine en train de dessiner au soleil, tandis qu'une dame du palais lui fait la lecture ? Seule une souveraine descendue du trône pouvait autoriser un peintre à la représenter assise sur l'herbe.

Le divorce, prononcé le 16 décembre 1809, lui a rendu sa liberté. Elle a conservé son titre d'impératrice et Napoléon lui a maintenu les honneurs que le sacre lui a conférés. Il l'a aussi très généreusement dotée pour qu'elle n'ait pas à s'inquiéter de l'avenir. Assurément, l'artiste a saisi sur le vif la figure d'une femme libre, sans souci matériel, qui profite d'une belle journée ensoleillée pour croquer quelques dessins. Quand elle ne voyage pas ou qu'elle ne réside pas à Navarre, son château aux portes d'Évreux, elle demeure à Malmaison, entourée d'une cour de parents, d'amis et de serviteurs fidèles, qui partagent sa solitude et observent strictement les règles de l'étiquette en vigueur dans les palais impériaux. Ainsi en a décidé l'Empereur. Malgré les égards déployés autour d'elle, depuis qu'elle est séparée du mari qui était toute sa vie, elle éprouve le douloureux sentiment du néant. Dans quelques semaines, elle ira rejoindre à Milan sa belle-fille, la vice-reine d'Italie. Auguste-Amélie, née princesse royale de Bavière, est sur le point d'accoucher de son quatrième enfant, tandis que son fils le prince Eugène se bat en Russie à la tête du 4<sup>e</sup> corps de la Grande Armée.



*Vue du château, prise près du pont de pierre, sur le lac.*

Garnerey n'a peut-être jamais lu la *Théorie des jardins* de Jean-Marie Morel, l'architecte de Joséphine entre 1803 et 1805, mais il a reconnu dans l'ordonnance du jardin de l'impératrice l'œuvre d'un confrère, qui sut « mettre chaque chose à sa place et dans sa juste proportion ». Avec ses onze vues de Malmaison, peintes à l'aquarelle vers 1812, il restitue la scénographie d'un jardin d'illusion<sup>1</sup> et il reproduit en miniature les *tableaux sur le terrain* qui le composent. Il se fait le cicérone de la contrée et ménage aux nouveaux venus la surprise du premier coup d'œil, n'oubliant jamais de représenter l'impératrice. Ses vues de jardin sont également des scènes de la vie quotidienne d'une princesse retirée du monde. Pour rompre la monotonie de son existence, Joséphine, entre le déjeuner et le dîner<sup>2</sup>, s'abandonne aux plaisirs de la vie champêtre. Son jardin est son bien le plus précieux, le havre qui la maintient au rivage et lui évite d'être en perdition. Après les années trépidantes passées dans le sillage de Napoléon, depuis 1810 tout mouvement s'est arrêté. À l'intérieur de son domaine, elle varie les promenades selon l'humeur ou la saison, afin de changer de décor, mais la tristesse perce dans cette silhouette enveloppée de voiles, qui vagabonde, telle une dame blanche, par les bois et les prairies.

Les aquarelles de Garnerey précèdent de vingt ans l'invention du daguerréotype. Elles constituent un irremplaçable album de cartes postales pour les voyeurs que nous sommes, sans l'ombre d'un doute.

« Il faut ruiner un jardin pour en faire, comme d'un palais, un objet digne d'intérêt », prétendait Diderot. Supposons un instant que celui de Malmaison nous soit parvenu intact, serait-il nécessaire d'aller

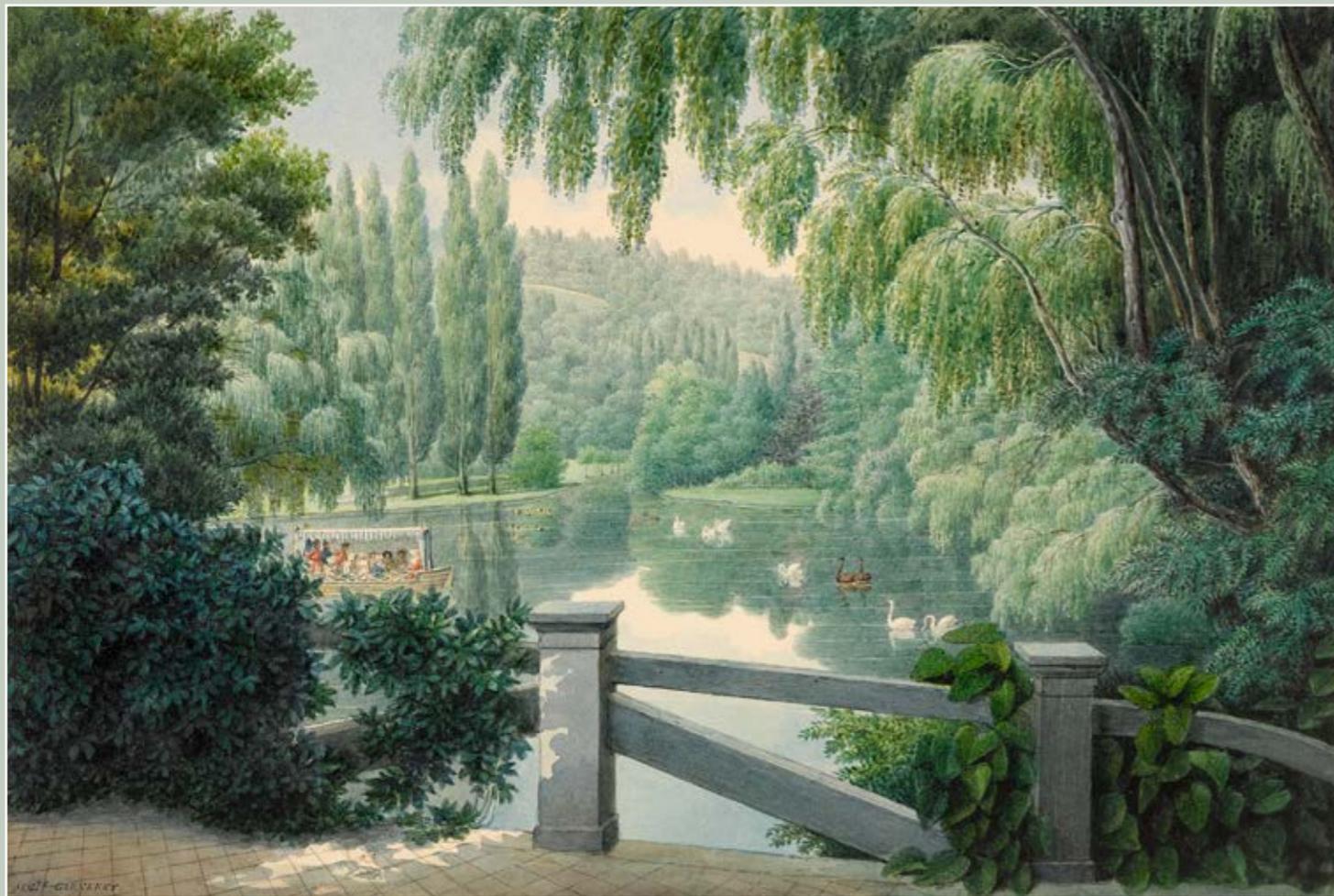
1. J'emprunte l'expression à Jurgis Baltrusaitis, « Jardins, pays d'illusion », dans *Jardins en France, 1760-1820*, Paris, CNMHS, 1978, pp. 6-20

2. Le déjeuner se déroulait entre 10 heures et 10h45, le dîner était servi à 18 heures.

fouiller dans son passé ? Au lieu de quoi, les six malheureux hectares qui entourent le château aujourd'hui contentent mal l'imagination des âmes nostalgiques, en dépit des soins méticuleux que les jardiniers leur apportent. Qu'est-il advenu des soixante-dix hectares du parc enclos dont la disparition nous désole ? À sa seule évocation, la mélancolie s'empare de nous. Parviendrait-on jamais à les ressusciter pour qu'ils se déroulent de nouveau sous nos yeux comme une toile panoramique suspendue à l'horizon ? Les plans anciens s'avèrent heureusement de précieux auxiliaires pour appréhender, dans sa configuration originelle, un espace remodelé et absorbé par l'urbanisation pavillonnaire. Les feuilles du cadastre napoléonien, terminé en 1819 pour le territoire de la commune de Rueil, permettent le survol de ce vaste ensemble, dont la superficie totale, avec les domaines de Buzenval et de La Chaussée (situé sur la commune de Bougival), atteignait 867 hectares.<sup>3</sup> Elles ont leur utilité et leur poésie. On les parcourt comme on explorerait une cité disparue.

Imaginons, un instant, que nous arrivons à Malmaison par la route de Rouen, en venant de Saint-Germain-en-Laye. Un long mur précédé d'un fossé tient les curieux à distance et marque les limites du parc enclos. Une première grille vient l'interrompre, derrière laquelle s'élève la masse imposante de la serre chaude. Plus loin, une seconde grille dessert le jardin fleuriste, l'orangerie et les serres. La grille principale, en fer à cheval, est repérable à ses deux pavillons d'entrée où logent de part et d'autre un portier et une garde. Elle commande aux belles avenues bordées de tilleuls qui conduisent au château et aux écuries. Trois

3. Voir p. 63.



*Promenade de l'impératrice et de sa suite sur le lac, près de la serre chaude.*

cents mètres plus loin, le mur tourne sur sa droite en direction du sud. À l'angle, un élégant bâtiment affecté au piquet de cavalerie précède un potager planté d'arbres fruitiers et une ménagerie, pleine des cris de l'aigle et du vautour qu'elle renferme. À la suite, le château de Bois-Préau et son parc, que l'impératrice a acheté en 1810 pour s'agrandir, étend le domaine jusqu'aux premières maisons de Rueil. On le contourne en empruntant le chemin de Versailles qui monte jusqu'au débouché de celui menant à Saint-Cloud, dont le Premier consul a ordonné la mise en chantier. Il est préférable d'entrer par la grille de Saint-Cloud, pour profiter du point de vue sur la plaine de Nanterre, la boucle de la Seine et vers l'ouest, sur les rebords du plateau. À proximité se dresse une tour, semblable à un belvédère : elle abrite au rez-de-chaussée le logement du régisseur et au premier étage un cabinet d'histoire naturelle.

En contrebas, coule une rivière artificielle, qu'alimente un ru descendant du plateau. Elle dessine un ample lacet et s'élargit derrière la serre chaude pour former une manière de petit lac. Des cascades rythment son cours, six ponts de bois ou de pierre donnent accès à l'île qu'elle enserme. Un lacs d'allées serpente au milieu des gazons toujours en mouvement. Des massifs de fleurs, des bosquets d'arbres et d'arbustes exotiques jouent sur les dégradés de verdure et les taches de couleurs, sur l'ombre et la lumière, sur les plans, éloignés ou rapprochés. Ils invitent le regard du promeneur à se perdre dans des sous-bois obscurs ou à s'échapper au contraire vers des lointains lumineux ; ils modèlent des paysages différents, traités comme des décors de théâtre, selon une mise en scène astucieusement agencée ; ils composent des tableaux vivants qui enrôlent les animaux et les végétaux, l'air et l'eau, la terre et le ciel. Des statues, des vases parlent d'amour, de mélancolie, de retraite spirituelle.

## Comment faire de Malmaison un lieu de délices

À Malmaison, Joséphine s'est inventé un pays à l'échelle de ses rêves tandis que Napoléon, qui lui avait laissé carte blanche, s'inventait un empire à l'échelle de ses ambitions.

C'était, à l'origine, un beau domaine campagnard, couvrant un peu moins de deux cents hectares<sup>4</sup>, qu'elle acheta en 1799 aux Le Couteux du Molay, de puissants banquiers parisiens. Le froment blondissait dans la plaine fertile de la Seine, la vigne mûrissait sur les versants les mieux exposés du coteau et les bois ajoutaient aux revenus. Le château se confondait presque avec les bâtiments agricoles qui le jouxtaient au nord, tant il était sans style, sinon d'une architecture qu'on qualifierait volontiers de rurale. Seuls ses hauts toits pentus couverts d'ardoises et ses deux pavillons en retour d'équerre sur la cour, son fossé sec et son colombier soulignaient son caractère seigneurial. Le terre de Malmaison produisait, les bonnes années, cent vingt pièces de vin qui rapportaient six mille livres et qu'abondait la vente de la laine de cent cinquante moutons. Les volailles de la basse-cour, les dindes, les poules, les pigeons, ainsi que les porcs qu'on élevait et les vaches, subvenaient largement aux besoins des propriétaires, de leurs domestiques et de leurs fermiers. Vingt-cinq personnes vivaient ainsi de l'exploitation confiée depuis trente ans à un régisseur et dont les recettes couvraient les dépenses, à condition de cultiver un maximum de terres. Une gestion rigoureuse imposait donc qu'on n'étendît pas trop le jardin. Quelques acres joliment aménagées à l'arrière du château suffisaient à l'agrément des maîtres. Et puisqu'on était à la campagne, Sophie Le Couteux

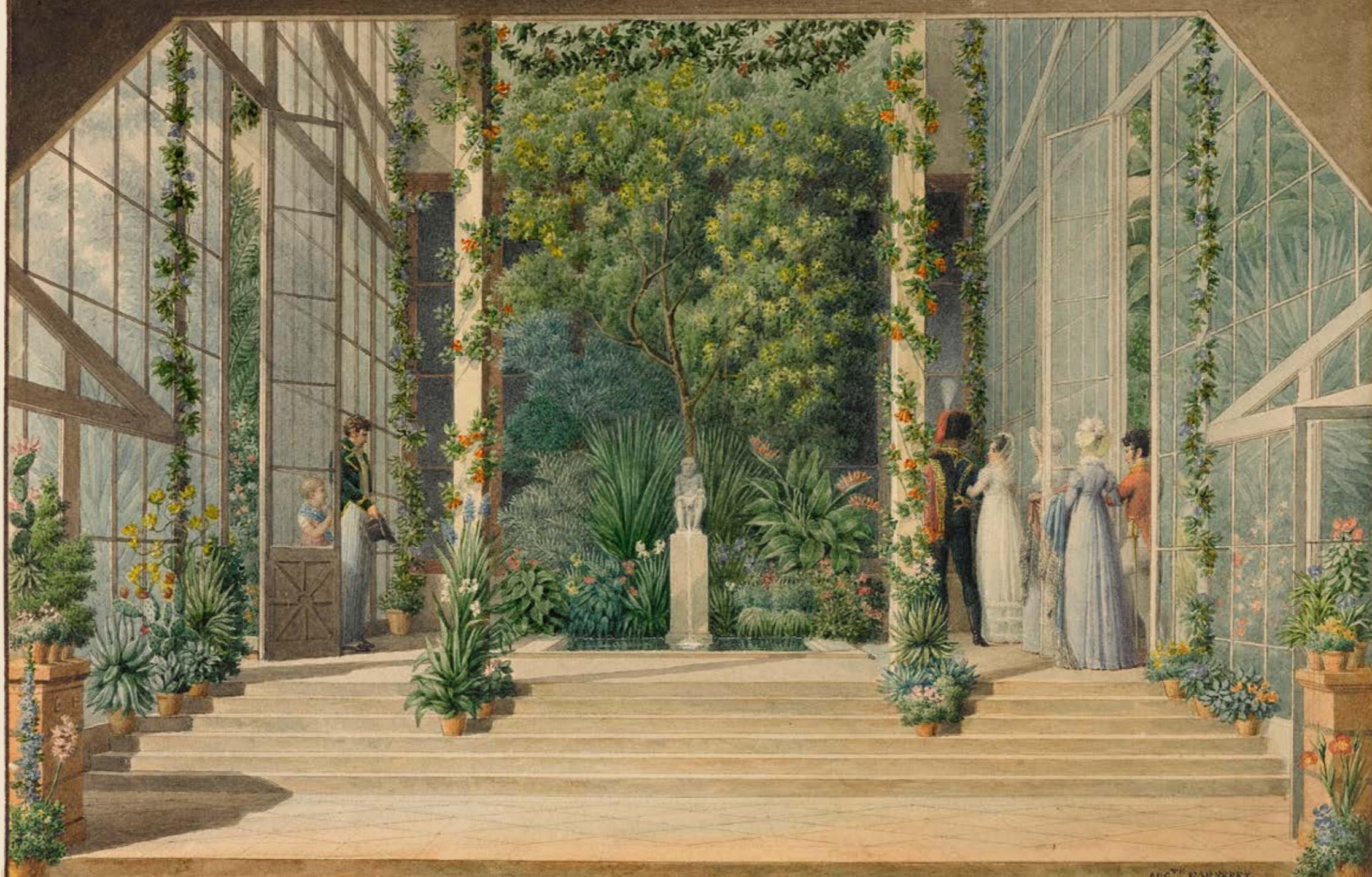
4. On renvoie à notre *Malmaison, le palais d'une impératrice*, Éditions des Falaises, 2017



*La serre chaude.*



*Intérieur de la serre chaude.*



l'avait fait redessiner dans ce goût anglais des jardins paysagers qui sévissait alors, avec tous les artifices du genre : une rivière, des ponts, des rochers, des pelouses, une tour-belvédère et même un pavillon d'été qu'elle avait dédié à la Liberté. Une serre pour fournir en plantes à fleurs et une orangerie pour remiser l'hiver les rares caisses de lauriers et d'orangers rappelaient que Malmaison servait aussi, à la belle saison, de villégiature à une riche famille. Sans être imposant, le domaine se classait par sa taille au rang des propriétés aristocratiques, au sein d'un terroir où le foncier était fragmenté en une myriade de lopins minuscules.

C'est justement son aspect campagnard qui séduisit Joséphine et convainquit Napoléon, à son retour d'Égypte, que sa femme avait déniché la gentilhommière qu'il souhaitait tant posséder. Le général en chef des armées d'Italie et d'Orient, fort de ses victoires, aspirait à vivre au milieu des champs. Il affichait son intention de se retirer du monde et ne cachait pas sa lassitude des honneurs, sans qu'on puisse dire s'il était sincère ou s'il affectait une posture pour dissimuler un inavouable dessein. Les motivations de Joséphine étaient d'une autre nature. Coûte que coûte, et pour des raisons plus profondes, elle voulait Malmaison. Pour rien au monde elle n'y aurait renoncé. Elle avait âprement négocié avec les vendeurs et devant leurs exigences, elle avait accepté de relever son offre. Avant de s'engager, elle commanda toutefois une expertise à Jean Chanorier, un spécialiste d'économie agraire qu'elle avait connu à Croissy-sur-Seine durant la Terreur. En physiocrate avisé, celui-ci apprécia la qualité des parcelles et évalua le potentiel de la ferme. Ses conclusions la rassérénèrent et l'incitèrent à sauter le pas. Le 21 avril 1799, elle signait l'acte d'achat devant notaire, sans même disposer des fonds nécessaires pour verser le premier acompte. Elle céda à un coup de foudre, à se demander si elle n'avait pas trouvé là sa terre promise. Au regard des sommes astronomiques qu'elle dépensa pour embellir et agrandir le domaine, on serait tenté de qualifier « son » Malmaison de « folie ». Joséphine fit appel à Percier et Fontaine, deux architectes décorateurs, anciens pensionnaires de l'Académie de France à Rome, alors très appréciés. Elle leur laissa carte blanche pour introduire à Malmaison ce courant décoratif, emprunt de références antiques et de valeurs néo-

romaines, dont ils se faisaient les promoteurs. Ce choix se justifiait pour le château, mais pour le jardin, qu'elle voulait étendre et embellir, c'était une autre histoire.

Madame Bonaparte leur demanda de lui arranger « un lieu de délices » et ils se méprirent sur le sens de sa requête. On n'a peut-être pas assez souligné l'influence décisive que le parc d'Ermenonville, le grand œuvre du marquis René-Louis de Girardin (1735-1808), a exercé sur l'imaginaire de Napoléon et de Joséphine. Le 28 août 1800, le couple consulaire, qui séjournait dans la propriété voisine de Joseph Bonaparte à Mortefontaine, vint visiter ce jardin paysager que le marquis s'était évertué pendant dix ans, de 1765 à 1776, à tirer d'un marécage insalubre. Au cours du déjeuner, Girardin parla de son *tableau sur le terrain*, selon sa propre expression, qu'il avait peint en corrigeant parfois l'œuvre du Créateur des désordres qui gâchaient sa beauté. Il insista sur le respect de l'unité fondamentale de la nature, sur la nécessité de commencer par composer l'ensemble afin de lier toutes les parties entre elles, de bien choisir les fonds et les lointains les plus intéressants et de disposer ensuite les devants. À ses yeux, la symétrie était d'un majestueux ennui et d'une prétention sans limite, parce qu'elle se flattait d'assujettir la nature à la maison au lieu de conduire la nature à venir habiter la maison. Des fossés, secs ou en eau, devaient remplacer les clôtures qui bouchent la vue, de même qu'il fallait accorder une attention particulière aux masses du premier plan, visibles depuis les fenêtres (les plantations, les reliefs, les bâtiments), qui forment le cadre d'un *tableau sur le terrain*. « Contentez-vous de ce que la nature vous donne, sachez vous passer de ce qu'elle vous refuse », glissa-t-il avant d'énumérer les différents matériaux qui entraient dans la composition du paysage : les arbres et leurs ombrages qui sont la plus noble parure de la terre, les eaux qui amènent la vie ; les jeux du terrain qui donnent du mouvement ; les fabriques qui créent des effets pittoresques. Il évoqua enfin les lumières et s'attarda sur celles de l'aube qui soulignent les grandes masses forestières et mettent en valeur les cimes ou les vallons, sur l'éclat et la chaleur du soleil à midi, qui fait briller les cascades, sur les feux du crépuscule qui embrasent le ciel, sur les ombres transparentes et fraîches du soir qui reposent la vue du promeneur quand le soleil disparaît à l'horizon.

*Promenade  
de l'impératrice  
et de sa suite  
sur le lac (détail).*



*Vue du pont de bois sur la rivière (détail).*